

éléments latins. Quand j'entendais, disait-il plus tard, mes compagnons de classe réciter les déclinaisons, je m'imaginai que la langue latine était douze fois plus longue que la langue française, et je me décourageai complètement. On comprend facilement la distance qui me séparait de l'autre bout de la classe, et je me trouvai à côté du premier une seule fois dans l'année : la classe avait été disposée en cercle. L'erreur de jugement dont il fut la victime en cette circonstance, faillit lui faire dire adieu au collège pour jamais et briser son avenir. Mais Dieu veillait sur l'enfant dont il voulait faire un de ses ministres, comme nous allons le voir.

Dans le cours des vacances, son père ayant appris qu'on avait ouvert un collège à l'Assomption, eut l'heureuse inspiration de l'y conduire au commencement de la nouvelle année scolaire. Nous ne pouvons résister à la tentation de relater les principaux incidents de ce petit voyage dont le héros a fait le récit bien des fois. Comme nous étions en route pour l'Assomption, racontait le P. Resther, je rencontrai sur le bateau un élève qui venait de terminer son cours au collège de Montréal. Je lui demandai où il allait. Au collège de l'Assomption, me répondit-il, pour faire une classe. Quelle classe, lui demandai-je ? La syntaxe. C'est justement dans cette classe que je vais entrer, lui dis-je. Eh ! bien, mon petit bonhomme ; je serai ton maître. J'eus de suite le pressentiment de ce qui me pendait au bout du nez, car il avait laissé au collège la réputation d'un fort à bras. Je demandai ensuite à mon futur maître la permission d'aller chercher mon père pour le lui présenter. Jamais politesse ne m'a coûté si cher. Quand l'introduction fut faite, mon père lui dit : je suis enchanté, Monsieur, de rencontrer celui qui doit être le professeur de mon enfant. Ne l'épargnez pas, s'il vous plaît, car il faut qu'il travaille cette année. Soyez tranquille, Monsieur Resther, j'en aurai soin.

Jamais mandat n'a été mieux rempli. Dès le lendemain de la rentrée il avait déjà subi deux exécutions, et ainsi de suite jusqu'au printemps. On comprend sans peine qu'il ait mis du temps à se faire à ce régime, comme il le faisait remarquer. J'étais rendu au comble du désespoir, ajoutait-il, lorsqu'un jour je reçus une lettre de mon père pleine de tendresse, dans laquelle il avait placé une médaille de l'Immaculée Conception, me recommandant avec instance de la porter à mon cou, et de répéter souvent l'invocation : « O Marie conçue sans péché, priez pour nous. » Aussitôt après le dîner, je me rendis à l'église, et à genoux au pied de l'autel de la Sainte-Vierge, je la suppliai de me prendre sous sa protection, car je sentais déjà que Dieu m'appelait à l'état ecclésiastique. Ma prière fut évidemment exaucée, car, à partir de ce moment, tout alla comme par enchantement, et, à la fin de l'année, j'avais l'honneur, pour la première fois, de voir figurer mon nom sur le Palmars. Ce fait de la médaille miraculeuse montre que la Providence inspire quelquefois aux parents chrétiens de pieuses industries, qui impriment aux enfants, pour toute la vie, une salutaire direction.

Après un séjour de deux ans au collège de l'Assomption, son père le ramena au collège de Montréal. Mais au bout de trois ans, inspiré, sans doute, par ce qui était devenue sa mère plus que jamais, il sollicita la faveur de retourner à l'Assomption. Malheureusement, des revers de fortune survinrent, et son père dut le retirer du collège. La Providence intervint de nouveau en sa faveur, comme il aimait à le raconter, pour montrer qu'on ne doit jamais désespérer dans aucune circonstance. J'avais connu, disait-il, à l'âge de cinq ou six ans, lorsque je fréquentais l'école de l'Évêché, un saint